



VOIX DE LA VAGUE

Depuis deux jours, sur ses rivages,
Avec des aboiments sauvages,
La mer pousse ses flots hurlants :
Ils arrivent de loin, se pressent,
Se cabrent, menaçants, et dressent
Sur leurs couds glauques leurs crins blancs.

Pais, par grandes files, sans trêves
A l'assaut des rocs et des grèves
Ils courent sous le fouet du vent.
S'élançant furieux, s'écroulent
En retombant sur ceux qui roient
Et les ramènent en avant.

Et de là montent des vacarmes
Tels, que si deux peuples en armes
S'entre-choquaient en un champ clos.
Il jaillirait vers les nuées
Moins de clameurs et de huées,
De blasphèmes et de sanglots....

Et moi, qui supplie à cette heure
Tout ce qui chante, crie ou pleure
Dans l'orchestre de l'Univers
De parler à voix haute et claire,
Je dis à la vague en colère :
" Conte-moi donc les maux soufferts."

Lors, coarquant sa crête en spirale,
La vague, avec un affreux râle,
Crache à mes pieds un caillou rond,
Le reprend encor, le repousse,
Fuit et revient à la rescousse,
La rage au cœur, l'écume au front.

Puis ricanant : " Tu crois, poète,
" Dit-elle, que je m'inquiète
" Du sort des marins naufragés,
" Et que mes plaintes infinies
" De leurs farouches harmonies,
" Beroient ceux que j'ai submergés ?

" Détrompe-toi ! Je suis aveugle
" Et sourde et bête ; et si je beugle,
" C'est qu'un jour, pour me tourmenter,
" Ce caillou roula de sa cime
" Et que depuis mille ans je trime
" Vainement à l'y remonter."

FRANÇOIS FABLIÉ.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Deuxième partie. — Morale et philosophie proprement dite



La morale est la plus belle partie de la philosophie ; elle consiste principalement dans l'étude approfondie de la nature humaine et de ses attributs. *Nosce te ipsum*, connais-toi toi-même, voilà toute la science de la morale, et celle-ci donne alors à celui qui a fait cette étude le remède infail- lible pour combattre victorieuse-

ment et ses défauts et ses vices, en autant naturellement que sa volonté y participe. La morale ne demande pas seulement à l'homme de réprimer ses passions, mais aussi d'être bon et vertueux, en vue d'une vie qui sera éternellement heureuse ; aussi l'a-t-on définie avec raison la *Science de la vie, en vue de l'Eternité*.

La philosophie, elle, n'est pas seulement l'étude de l'homme et de ses passions, mais aussi et surtout celle des rapports constants de ses diverses facultés avec l'âme, et de l'union intime de ce principe de son être avec la Divinité.

Au XVII^e siècle, presque tous les écrivains, entre autres Corneille, Racine, Boileau, LaFontaine, prêchèrent dans leurs écrits une bonne et saine morale. Chez les prédicateurs, cette science de l'homme fut, pour ainsi dire, la première, celle à laquelle ils vouèrent tous leurs efforts, consacrèrent

tout leur génie ; ils suivirent, en cela, ce principe qu'énonça Fleury dans son *Discours sur l'histoire Ecclésiastique* : " Un prédicateur, disait-il, se doit regarder comme un véritable professeur de morale, et n'être point content qu'il en ait composé un cours entier et qu'il ne l'ait enseigné plusieurs fois."

D'autres se livrèrent tout spécialement à cette belle science de la morale, et publièrent sur ce sujet des ouvrages immortels qui, de tout temps, devront être regardés par les hommes comme des guides sûrs et expérimentés, servant à protéger leur marche dans le sentier difficile de la vie.

Nicole, dans ses *Essais de morale*, La Rochefoucauld, dans ses *Maximes*, La Bruyère, dans ses *Caractères*, et Pascal dans ses *Pensées*, donnèrent de grandes leçons de morale et cherchèrent à faire le bonheur de leurs semblables en exaltant la vertu et en méprisant le vice.

Quoique le XVII^e siècle ne fut pas un siècle philosophique, comme le XVIII^e, par exemple, il a cependant produit dans cette science des sciences plusieurs génies qui ont laissé des œuvres admirables.

Descartes fut le plus illustre parmi les philosophes du grand siècle ; le premier il déclara qu'il ne fallait pas seulement croire, mais aussi qu'il fallait penser. et en défense de sa nouvelle doctrine, il publia son *Discours sur la méthode*, qui exerça une si grande influence sur les lettres, au XVII^e siècle, et créa dans la philosophie une si grande révolution. D'autres, comme Gassendi, l'adversaire de Descartes, Lamy, Huet, Bayle, Antoine Arnauld, Robert d'Andilly Arnauld, Malebranche, Bossuet, dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, et Fénelon dans son *Traité de l'existence de Dieu*, ont été, après Descartes, les philosophes les plus remarquables de la France à cette époque glorieuse.

Une institution qui a fourni le plus d'adeptes à la morale et à la philosophie proprement dite, au XVII^e siècle, fut celle de Port-Royal (1). Des pieux solitaires vivaient dans ce monastère, rappelant par leur vie édifiante la ferveur des premiers chrétiens. Parmi eux, Nicole, Pascal, les deux Arnauld, Lancelot, et bien d'autres, donnèrent un grand éclat à cette institution.

Lorsque le jansénisme parut, il trouva dans les docteurs de Port-Royal de très zélés partisans (2).

Pierre Bédard

(1) Ce couvent célèbre fut fondé au XIII^e siècle, et son existence jusqu'au XVII^e siècle fut des plus paisibles. En 1608, Angélique Arnauld, sœur d'Antoine et de Robert Arnauld, devint abbesse de ce monastère. Cette femme, qui était d'un grand caractère et d'une haute intelligence, entreprit courageusement la réforme de l'institution de Port-Royal des Champs, et par son travail infatigable et son activité extraordinaire, sut attirer près d'elle un grand nombre de personnes distinguées. Le couvent devint bientôt trop étroit, et fut transporté à Paris, en 1626. C'est vers cette époque que se réunirent près du couvent quelques pieux solitaires qui adoptèrent comme règlement celui imposé aux religieuses par la Mère Angélique.

Nicole, les deux Arnauld, Lancelot, LeMaistre de Sacy, furent les premiers religieux de Port-Royal, et Pascal vint bientôt les rejoindre, en 1655. Les *Messieurs* de Port-Royal passaient leur vie entre la prière et le travail ; gens d'une immense érudition, ils fondèrent des *Petites écoles* dont la renommée devint bientôt universelle, et pour lesquelles, Lancelot et LeMaistre de Sacy publièrent des *Méthodes* grecque et latine, une *Grammaire* célèbre, etc. Ce fut à propos de ces *Petites écoles* que naquirent des dissentiments entre les *Messieurs* et les Jésuites. Ces difficultés premières devaient bientôt s'accroître avec la querelle religieuse du jansénisme.

Les solitaires de Port-Royal furent chassés d'abord par Richelieu, mais ils revinrent presque aussitôt ; de nouveau persécutés, ils abandonnèrent finalement leur monastère en 1679.

(2) Cette trop fameuse querelle religieuse qui souleva au XVII^e siècle tant de bruit et de laquelle il nous est resté un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, les *Provinciales* de Pascal, prit naissance en 1643, entre les *Messieurs* de Port-Royal, et les Jésuites. Un Jésuite espagnol, nommé Melina, dans un ouvrage intitulé *Concorde de la grâce et du libre arbitre*, avait soutenu que la grâce n'était efficace qu'en tant que la volonté humaine y participait ; Jansénius, évêque d'Ypres, en Hollande, se basant sur saint Augustin, combattit cette doctrine, et soutint au contraire, que Dieu était tout-puissant, et que par suite, aucune volonté humaine ne pouvait empêcher la grâce de se manifester efficacement à l'homme, lorsque le moment de cette grâce, fixé par Dieu, était arrivé. Jansénius, pour mieux se défendre, entreprit un grand

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

Un peu d'ethnographie. — Usages et légendes de Pâques. — Le rouge-gorge et l'oiseau de Pâques. — L'histoire d'un épi de blé. — Une légende berrichonne. — Cravate rouge et ruban d'amour. — Le buis dans les chaudières du Morbihan. — Un arbre de deux mille ans. — Une coutume d'Alsace. — De l'antiquité dans le monde végétal. — La fin du chêne d'Autraye. — Une ville féerique et la fiole enchantée. — Le bourgeois d'amour.

Le blé est la plante-mère. Dans presque tous les pays son épi charmant et vénéré se mêle aux plus gracieuses traditions, aux plus touchants usages. Dans la riche Lombardie aux vastes champs de blé, le jeune homme qui, au printemps, recherche la main d'une jeune fille, attache un bouquet d'épis, relique champêtre des moissons passées, à la porte de sa maison.

C'est le samedi-saint, à la nuit tombante, que cette demande gracieuse et maquette est formulée, aux regards de tous. C'est l'épi qui parle, qui sollicite, qui prie. Le jour de Pâques, si le bouquet a été détaché, c'est que le prétendant est agréé comme époux.

Dans les pays du Nord, le jour de Pâques, les enfants suspendent aux toits des maisons de petites gerbes de blé, gardées avec soin pendant tout l'hiver. Et aussitôt, les oiseaux du ciel se voyant servis, s'abattent comme une trombe sur les épis dorés.

La gerbe en est mouvante et toute grise. C'est plaisir de voir les oiselets se disputer à coups de bec les grains de blé. Il se trouve là des pinsons qui ont du salpêtre dans les pattes, des moineaux hardis comme des pages, des mésanges à collette blanche, des rouge-gorges cravatés de pourpre, des roitelets mignons, des chardonnerets vêtus d'écarlate et d'or. Tous, aux nouveaux rayons d'un soleil de fête, volent, trottent, becquettent en gazouillant autour de la gerbe de Pâques leur joyeux *alleluia*.

En Normandie enfin, lorsqu'un enfant naissait pendant les fêtes de Pâques, son père s'en allait dans la grange des fermes choisir un bel épi de blé qu'il suspendait à son berceau.

Le blé ! toujours le blé ! L'épi c'est la richesse et le travail, c'est la paix, c'est la famille, c'est le foyer ; de même que Pâques est la plus grande et la plus belle fête de l'année.

N'est-ce pas un jour de Pâques que le rouge-gorge apporte le froment dans la vieille Armorique ?

Le paysan breton raconte que, dans le Finistère, habitaient des moines agriculteurs, infatigables au travail, mais désolés de ne récolter jamais que du blé noir. Dans leurs ferventes prières de chaque soir, ils demandaient à Dieu de vouloir bien faire germer dans leur pauvre domaine de beaux épis comme ils en avaient vu en Normandie.

Et voici qu'un jour de Pâques, au doux carillon des cloches chantant de leurs voix aériennes la résurrection de Jésus, un moine aperçoit un petit oiseau qu'à sa cravate rouge il reconnaît bientôt pour Jean-rouge-gorge. De son bec, le gentil oiseau laisse tomber un grain de blé. De ce grain sort plus tard un épi magnifique qui s'élève au-

ouvrage en latin, l'*Augustinus*, mais cette œuvre ne fut publiée que deux ans après sa mort arrivée en 1638.

L'*Augustinus* fut entièrement accepté par les *Messieurs* de Port-Royal, qui se trouvèrent ainsi à continuer la lutte contre la doctrine du jésuite Molina ; de là se dessinèrent deux camps bien distincts, les Molinistes et les Jansénistes.

Le pape Innocent X condamna la doctrine de Jansénius, sur cinq propositions qu'on lui avait présentées comme se trouvant dans l'*Augustinus*, mais les *Messieurs* de Port-Royal prétendirent que ces cinq propositions condamnées ne se trouvaient pas dans le livre de l'évêque Jansénius, et déclarèrent qu'ils adhéraient entièrement à la doctrine de saint Augustin. La querelle alors s'envenima, à un tel point que l'on fut obligé d'intervenir de part et d'autre pour apaiser les deux partis, et les engager à tourner plutôt leurs efforts contre l'ennemi commun, le libre-penseur, qu'on appelait en ce temps religieux, le libertin. C'est par suite de cette entente entre une partie des Jansénistes et les Molinistes que Pascal, après n'avoir publié que quelques lettres contre les Jésuites, entreprit ce grand ouvrage, l'*Apologie de la religion chrétienne*, où il prétendait détruire une à une toutes les erreurs existant alors. La mort le surprit au milieu de ce travail gigantesque et il ne nous en est resté que quelques feuillets épars que ses amis réunirent et publièrent sous le titre de *Pensées*.